

Recherches sociographiques



Robert de ROQUEBRUNE, *Les Canadiens d'autrefois*

Jean-Paul Montminy

Volume 4, numéro 1, 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055170ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055170ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Montminy, J.-P. (1963). Compte rendu de [Robert de ROQUEBRUNE, *Les Canadiens d'autrefois*]. *Recherches sociographiques*, 4(1), 117–118.
<https://doi.org/10.7202/055170ar>

On retrouve d'ailleurs le même problème dans le conflit de nos allégeances politiques. Là encore, l'idéologie en fut une d'opposition à la Confédération : Québec contre Ottawa. Le Québec s'est volontairement retiré du Canada et la majorité de nos hommes politiques ont ainsi politisé notre conscience nationale (p. 24).

La troisième zone de conflits, celle du religieux et du profane, présente les mêmes caractéristiques fondamentales : idéologie unitaire et d'opposition — Français et catholiques d'une part, Anglais et protestants de l'autre. Si cette image a quelque chance de vérité, ce n'est que depuis le début du siècle. On oublie trop aisément, en effet, que notre XIX^e siècle a connu des luttes retentissantes entre les intellectuels libéraux et le clergé, voire entre les membres du clergé.

On pourra percevoir la nette distance entre notre idéologie religieuse unitaire et la réalité dans l'étude de Claude Galarneau : « Les échanges culturels franco-canadiens depuis 1763 ». L'auteur veut « faire justice de la légende noire, du long silence des rapports culturels franco-canadiens au cours du siècle qui a suivi la Conquête » (p. 73). Puisant largement au monde pluraliste de la France, les intellectuels canadiens pouvaient difficilement adhérer à une idéologie unitaire.

Jean-Charles Falardeau (« Recherche d'une voix : le Canada français par sa littérature ») fournit un autre exemple de l'abstraction qui a marqué notre évolution culturelle. Le divorce observé, au XIX^e siècle, entre notre littérature orale et notre littérature écrite vient de ce que, le plus souvent, cette dernière ne traduit pas notre vie concrète mais s'attache plutôt à proposer des modèles ou à défendre des thèses (p. 82). Depuis quelques décennies, cette littérature est passée d'une prise de conscience de la société à l'univers intérieur des individus. Le thème central est alors celui de l'isolement, de l'homme traqué, vivant d'angoisse et de remords (pp. 85-86).

Une telle morale, avant tout individuelle, l'abbé Louis O'Neill (« Vie de l'Église au Canada français ») la présente comme la note dominante de notre univers religieux actuel. La conscience chrétienne sociale et collective est encore à acquérir. Ce sont là les réflexions les plus importantes d'un exposé qui, selon nous, présente assez bien la situation de l'Église canadienne depuis le début du siècle. Nous aurions aimé voir porter une plus grande attention au problème du laïcat dans la problématique actuelle.

L'ouvrage contient aussi des textes de Noël Lajoie : « L'avenir culturel du Canada » et de Murray Ballantyne : « J'ai grandi au Canada français ». Le témoignage de ce dernier ne peut qu'inviter au respect. La lucidité et la franchise toute simple de ces « souvenirs » constituent des étapes concrètes du rapprochement de nos cultures. Il faudrait enfin souligner la contribution de Roland Parenteau : « L'essor économique ». Les analyses de l'économiste montréalais dépassent les frontières du Québec. Elles ont paru justes au profane que nous sommes en la matière.

Ce cahier de « Recherches et débats » mérite l'attention aussi bien des Canadiens que des étrangers, surtout des Français. Les conflits analysés par Dumont et Rocher feront mieux comprendre nos difficultés au moment où nous sommes à nous réinventer un visage collectif. Il est certain qu'une vaste étude sociologique de notre milieu permettrait d'approfondir le diagnostic et de le nuancer. On ne peut que la souhaiter.

Jean-Paul MONTMINY, O. P.

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Robert de ROQUEBRUNE, *Les Canadiens d'autrefois*, Montréal, Fides, 1962, 291 p.

Les Canadiens d'autrefois sont, pour l'auteur, les Canadiens ayant vécu au Canada depuis les débuts de la colonie jusqu'en 1760. Dans ses « essais », R. de Roquebrune a

largement utilisé les faits fournis par les documents pour nous faire connaître « les réactions des Canadiens, la raison de leur conduite à certaines périodes de leur histoire » (p. 9). « Le but que j'ai poursuivi, écrit-il, a été de surprendre l'homme du Canada durant certaines phases importantes de son passé » (p. 9).

La méthode et l'intention de l'auteur invitent à deux remarques. L'ouvrage de Roquebrune rapporte des *faits*, beaucoup de faits : on y retrouve l'histoire du faux portrait de Champlain (p. 30), de l'ascétique Maisonneuve (p. 71 et suiv.), de l'incapable La Barre (p. 109), etc. Ce qui étonne dans tout cela, c'est le peu de place faite à l'interprétation. Il n'y a vraiment pas d'analyses poussées, de tentatives d'explication un peu générale. L'auteur aurait pu réaliser là une œuvre originale, d'autant plus que, dans l'ensemble, les faits rapportés ne sont pas neufs pour qui connaît le moindrement l'histoire du Canada sous le Régime français. L'ouvrage est donc davantage celui d'un chroniqueur que celui d'un historien.

Notre deuxième remarque a trait à l'intention de l'auteur. Roquebrune a voulu surprendre « l'homme du Canada ». L'impression qui nous reste est qu'il a avant tout surpris l'homme de guerre canadien. En effet, des huit chapitres de l'ouvrage, six se rattachent aux activités militaires de nos ancêtres : « La guerre des Canadiens contre les Anglais » (ch. IV), « Conquêtes des Canadiens » (ch. V), « Le drame de Louisbourg » (ch. VII), « Les derniers jours d'une colonie française » (ch. VIII), etc. Nous avons peine à croire, pour notre part, que le Canada des années 1600-1760 ne fut qu'un immense champ de bataille. Nous aurions aimé en savoir davantage sur l'économie, les structures sociales, les modes de vie, les métiers. Le troisième chapitre, « Un peuple de militaires et de traitants », le plus intéressant à notre avis, touche quelques-uns de ces thèmes. Là encore, cependant, les analyses tournent vite court.

En refermant le livre de M. de Roquebrune, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a encore place dans notre littérature pour un ouvrage sur les Canadiens d'autrefois.

Jean-Paul MONTMINY, O. P.

W. J. ECCLES, *Frontenac*, Éditions H M H, Montréal, 1962, 185 p. (Collection « Figures canadiennes »).

Traditionnellement, Frontenac était considéré comme le sauveur de la Nouvelle-France, l'homme providentiel des moments de crise. M. Eccles a voulu détruire ce mythe et, ma foi, il a fort bien réussi. Peut-être même, dans la fougue toute britannique qui paraît l'avoir animé, a-t-il dépassé le but qu'on s'accorde à reconnaître aux entreprises de revision des vues historiques conventionnelles.

Frontenac nous apparaît désormais comme l'un de ces multiples personnages endettés, vaniteux, ambitieux et basement courtisans que comptait la noblesse décadente du XVII^e siècle. Se mêlant volontiers de problèmes administratifs qui ne relevaient pas de ses attributions, se querellant avec l'intendant, l'évêque et les notables de la colonie, il se substituait même aux mécanismes ordinaires de la justice. Il manifestait un appétit ridicule du prestige : il allait jusqu'à prétendre, dans sa correspondance avec les autorités de la métropole, qu'il avait réuni 1,000 personnes, pour des sortes d'États généraux, dans la toute petite église des Jésuites (parodie des fastes royales qu'il a d'ailleurs répétée, le lendemain, pour les sauvages). Il ne détestait pas rejeter sur autrui les échecs qu'il rencontrait, même ceux qu'on ne lui imputait pas ; ainsi, il était tenté d'expliquer les difficultés rencontrées au cours de sa première traversée à Québec par le refus des capitaines de navires de suivre ses ordres. Il n'a pas hésité à se transformer en vulgaire trafiquant de fourrures et à utiliser les pouvoirs de sa charge pour brimer ses concurrents. Enfin, quoi qu'on dise, c'était un piètre chef de guerre.